

**BAC 2026**  
**Correction épreuve d'Humanités, littérature et philosophie**  
**Mardi 16 juin 2026**

**PREMIÈRE PARTIE : INTERPRÉTATION LITTÉRAIRE**

**Sujet : Quel regard Jean Giono porte-t-il sur le travail de la machine ?**

Le texte soumis à notre étude est extrait de *Triomphe de la vie*, œuvre écrite par Jean Giono en 1941. Il s'agit d'un texte argumentatif dont la portée didactique se double d'une portée critique inquiète, qui plonge le propos dans un paradoxe embarrassé.

La réflexion de Giono est en effet structurée en deux mouvements. Des lignes 1 à 23, Giono décrit le travail extraordinaire des machines, qui semblent pouvoir accomplir toutes les tâches et atteindre tous les objectifs, pour le meilleur et pour le pire. Puis des lignes 23 à 30, Giono, moraliste, donne l'explication du fonctionnement qu'il vient de décrire par le menu. Il donne alors une portée philosophique à son propos, et se questionne sur *l'esprit des machines*, qui supplante finalement dramatiquement l'esprit humain.

Nous nous demanderons donc comment l'acuité du regard de Jean Giono sur le travail des machines donne lieu à une réflexion morale critique sur le pouvoir monstrueux et déshumanisant des machines.

**I. L'invasion toute-puissante de la machine**

Giono porte un regard impressionné sur le travail « extraordinaire » (ligne 13) des machines. Le texte ne fait que six phrases, dont la deuxième, qui dit que les machines « font tout », est extraordinairement longue puisqu'elle fait 19 lignes, soit l'essentiel de la première partie du texte. Le travail des machines est essentiellement caractérisé par le « [faire] », et ce « [faire] » est envahissant, créant une forte impression sur l'auteur.

**1) L'invasion incontrôlable des machines**

De bout en bout de la première partie du texte, il s'agit pour l'auteur de montrer combien le travail des machines est prégnant, omniprésent, envahissant et invasif. Le travail des machines semble invasif et intrusif : « Les machines existent en immenses diversités » (ligne 23), conclut Giono après la très longue phrase décrivant l'action formatrice et écrasante des machines. On pouvait déjà le voir dès le début du texte grâce à la répétition de « immense armée » dans le parallélisme de construction syntaxique qui caractérise les lignes 1 à 4.

La métaphore de la guerre crée d'emblée une image du travail des machines comme un allié ou un ennemi : soit les machines sont de notre côté, soit elles ne le sont pas et sont dangereusement menaçantes. Dans les deux cas, on peut être assurés de leur puissance, de leur violence et de leur efficacité. Fantassins soumis, elles sont « [rangées] », « épaulé contre épaulé », machines de guerre implacablement puissantes et insensibles. Les machines

# l'Étudiant

transforment notamment les « fourmis » vivantes et capables de pondre des œufs pour la survie de leur espèce (ligne 14) en des « corps métalliques » (ligne 20) cruels qui font de la génération suivante de la « poudre » (ligne 15) à canon, prête à être « [allumée] » ou « [éteinte] », et cela « partout à la fois » (ligne 17). Ces machines semblent en effet être en nombre exponentiel : elles sont « sur des rangs de plusieurs milliers, sur plusieurs milliers de rangs ». Les machines sont des machines de guerre.

## 2) La toute-puissance inquiétante des machines

Les machines sont « capables de tout [faire] » (ligne 3). Elles ont des « [capacités] » illimitées : du « fil de soie » délicat à l'immensité du « soleil », elles « [saisissent] » et « [grossissent] ». Elles sont capables de prendre et de modifier. Leur pouvoir est potentiellement infini, ce que suggère l'image hyperbolique (« mille fois ») du grossissement optique du soleil, astre immense, centre du système dont notre planète dépend absolument, astre connu pour éclairer la Terre. Or, la machine prend l'ascendant sur cet astre qui pourtant donne la vie. Elle peut modifier son image, à défaut de pouvoir le « saisir » lui-même. Elle n'en travaille pas moins la représentation qu'on a de lui. Et parallèlement, les machines peuvent « [rapetisser] la terre » (ligne 5), qui au passage a perdu sa majuscule sous la plume de Giono. Elles ont même le pouvoir quasi divin de créer : elles « font naître ce dont elles se servent », ligne 8.

Après avoir montré que les machines « sont capables de tout faire » (ligne 3), il affirme qu'elles « font tout » (ligne 4) effectivement. De là découle une énumération d'actions autonomes voire aléatoires propres au travail des machines qui, insensibles et sans âme, « se servent de tout » (ligne 6). Elles ont un « esprit », mais n'ont pas d'âme, ni d'état d'âme : elles prennent le contrôle.

Elles broient et envahissent toutes les sphères de la vie humaine : la religion (elles « disent la messe », ligne 5), l'astronomie (elles grossissent le soleil ou rapetissent la terre), l'hydrologie/la géographie/la cartographie (elles changent de place des « fleuves », instrumentalisent les « lacs », les « [montagnes] », le « vent » et l'eau, sous forme de « pluie » et de « mer »). Elles contrôlent l'écologie (les « sapins » sont coupés pour faire du papier « journal ») : tout n'est pour elles que « matière première », toujours disponible pour de nouvelles transformations, puisqu'aux « premières » transformations succéderont « des valeurs secondes, des valeurs troisièmes, des valeurs millièmes ». Le rythme ternaire et le parallélisme de construction dit l'accumulation hyperbolique monstrueux du travail transformateur des machines, cette accumulation étant elle-même répétée aux lignes 12 et 13 (« de nouvelles valeurs secondes, troisièmes, millièmes »).

## II. La monstruosité déshumanisante de la machine

Le travail des machines semble s'emballer, comme le montre la ponctuation du texte : les virgules et points virgules s'accumulent, la phrase commencée à la ligne 4 ne semble jamais

# l'Étudiant

se finir. Elle ne finira en effet, enfin, qu'à la ligne 23. La « matière [première] » (ligne 6) devient finalement une « [valeur] première », passant de la matière à ce qu'elle vaut. Tout cela est finalement emporté dans « un charroi » (ligne 13) indifférencié, broyé, transformé, dont on ne distingue plus très bien l'identité « première ».

## 1) La machine-monstressse

Mais tous ces changements et transformations font de la machine un monstre. Notamment les « vallées » sont changées en eau des « lacs », puis l'eau des « marais » est à nouveau changée en terre des « plaines », et c'est au tour de la terre des « plaines » d'être changée en constructions des « villes », qui seront-elles-mêmes peuplées d'« usines » et de « machines » : la boucle est donc bouclée. Les machines créent des machines, qui à leur tour se génèrent elles-mêmes, puisque « les machines [se changent] en machines » (lignes 10). Giono décrit donc un processus effrayant de grossissement, de transformation et de circularité mortifère, décrivant un mouvement circulaire incontrôlable et infini, serpentin et monstrueux.

L'image des « fourmis » (ligne 14 et suivantes) et de leurs « œufs », produits par elles, dit bien cette monstruosité. Alors que les œufs sont de naturelles continuités de la vie et des symboles du processus de la génération, les « fourmis », infatigables travailleuses, innombrables soumises de la « fourmilière », obéissantes autant que puissantes, travaillent à déplacer leurs œufs, au risque de les abîmer ou de les perdre : elles les « changent de place » (lignes 14) comme les machines « changent les fleuves de place » (ligne 5).

Mais le travail des fourmis est ambigu et paradoxal, puisqu'elles font à leurs œufs du bien et du mal, alternativement, comme le montre la structure de la phrase qui alterne les actions positives et négatives. Les fourmis alternativement « mangent » leurs œufs, les pondent, les soignent, les abandonnent, les nourrissent, les affament, les charcutent, les greffent [...], les pilent [...]. Puis les verbes ne décrivent finalement que des actions résolument négatives, « les pilent [...], les répandent, les allument, les éteignent [...], les font changer de sens [...], [les détruisent] et [...] inventent pour eux [de nouvelles] destinations ». L'expérience que les « fourmis » laissent à leurs « œufs » est finalement celle d'une « mouture », d'un « pilage » et d'un « greffage » monstrueux. Les œufs ont été pilés, broyés, il n'existe donc plus en tant que tels, mais sont sacrifiés à de nouvelles « voluptés » mystérieuses dont on ne sait rien sauf qu'elles sont mortifères et cruelles.

À son tour, le « vent allume et éteint le phosphore de la mer » (ligne 18) : vent et eau, les « matières premières » dont « se servent » (ligne 7) les machines se retournent finalement elles-mêmes les unes contre les autres, créant un chaos indescriptible dont les machines-monstressses elles-mêmes ont perdu la maîtrise et le contrôle.

## 2) La machine déshumanisante

Dans leur insensibilité et justement parce qu'elles sont insensibles, les machines confisquent alors les « voluptés » et « jouissances » (ligne 13) typiquement humaines. Elles « [saisissent] »,

# l'Étudiant

transforment et déshumanisent. Puis elles « se servent » de la sensibilité propre à l'humanité, qu'elle a auparavant, guerrière sans merci, réduite à de la « matière » (ligne 6), ce que par définition la sensibilité n'est pas. Le travail des machines est donc éminemment dangereux et menaçant pour l'humanité. Il s'agit d'« [entassement] » (ligne 10 et 12) plus que de construction, mot absent du texte.

### III. La portée morale du texte : l'explication de la fable de la machine

#### 1) Le ton moraliste de Giono

Aux lignes 23 à 30, Giono change de ton et adopte une posture assumée de moraliste, donnant à son texte une portée philosophique certaine. Après avoir décrit l'action des machines sur le monde et sur l'humanité, il affirme que « chaque machine est à deux fins », qu'il convient de distinguer : la première concerne la technique, théoriquement maîtrisée par l'homme, alors que la deuxième concerne l'« esprit de la machine » (ligne 30), expression finale du texte qui lui donne tout son sens.

#### 2) La supplantation de l'esprit de la machine sur l'esprit humain qui a créé la machine

« L'esprit même de la machine », explique l'auteur, est précisément ce dont il a précédemment décrit le fonctionnement : c'est très exactement ce qui échappe au contrôle humain. L'homme crée des machines, les « [invente] », pour une « fin » projetée, imaginée, supposée. Mais il est finalement dépassé par elles, comme Frankenstein est dépassé par sa créature finalement monstrueuse. La machine agit finalement seule, dramatiquement, aussi insensible et incontrôlable, pour le meilleur et pour le pire, « sans que les hommes puissent exercer le moindre contrôle » sur cette fin, qui lui a échappé puisqu'elle est spirituelle (« l'esprit »).

« L'esprit [radicalement insensible] des machines » est ce qui prend *in fine* la maîtrise sur l'esprit inventeur sensible humain. La machine transforme finalement « deux matières » : « la matière pour laquelle elle a été inventée » et l'inventeur lui-même, « l'homme qui se sert de la machine », et qui est maintenant réduit lui aussi à une « matière », d'esprit qu'il était, selon une inversion tragique des pouvoirs et des forces en jeu. La forme passive « a été inventée » (ligne 27) et appartient désormais au passé. La machine toute-puissante est devenue maîtresse, et c'est maintenant l'homme qui « [subira] » (ligne 28), pour châtement édénique de son excès de technique. Si Giono concède que « l'esprit appartient en propre à l'homme », il dit aussi que le « pouvoir de transformation » qu'il lui a imprudemment donné a généré un esprit qui dépasse maintenant le sien : « l'esprit de la machine ».

# **l'Étudiant**

En conclusion, le texte de Giono se présente comme une fable de la machine, monstre incontrôlable et déshumanisant. Le travail des machines semble remplacer celui de l'homme, et même le dépasser, selon un principe d'anthropomorphisme désespérant. Le regard que porte l'auteur sur le travail des machines est donc aussi impressionné que pessimiste et inquiet. Le regard de l'auteur est méfiant, car le travail des machines représente une menace surpuissante avérée.

## DEUXIÈME PARTIE : ESSAI PHILOSOPHIQUE

**Sujet : Dans quelle mesure les machines échappent-elles à l'humain ?**

### Introduction

Inventer une machine, c'est d'abord chercher à accroître sa puissance sur le monde. Pourtant, plus les techniques se perfectionnent, plus elles semblent parfois échapper à ceux qui les ont fabriquées. Dans *Triomphe de la vie*, Jean Giono évoque ainsi une « immense armée des machines » capable de transformer la nature et de produire des effets imprévus. Selon lui, chaque machine poursuit non seulement la fin voulue par l'homme, mais aussi une fin qui lui est propre. Cette intuition résonne fortement avec notre époque, marquée par l'intelligence artificielle, les algorithmes et l'automatisation. Dès lors, comment comprendre ce paradoxe : les machines peuvent-elles réellement échapper à l'humain alors qu'elles sont le produit de son intelligence ? Nous verrons d'abord qu'elles tendent à développer une logique autonome ; avant de montrer qu'elles demeurent dépendantes des choix humains ; enfin, nous réfléchirons à la responsabilité de l'homme face à la puissance technique qu'il a lui-même engendrée.

### I. Les machines semblent échapper à l'humain en développant leur propre logique

#### 1) La technique produit des effets imprévus

Toute invention dépasse souvent l'intention de son créateur. Par exemple, l'inventeur du moteur à explosion ne prévoyait pas la dépendance mondiale au pétrole et à la voiture, ni le réchauffement climatique. Comme l'écrit Giono, les machines produisent des « destinations secondes, troisièmes, millièmes ». La technique engendre des conséquences qui échappent à la volonté initiale.

#### 2) Le travail industriel peut soumettre l'homme à la machine

Dans les *Manuscrits de 1844*, Marx analyse l'aliénation du travailleur. L'ouvrier ne maîtrise plus le rythme du travail, il ne possède pas le produit fabriqué, il ne trouve pas de sens à son activité. Au lieu d'utiliser l'outil, il devient lui-même un rouage du système productif, machine devant la machine (comme Chaplin dans *Les Temps modernes*, quand il travaille à la chaîne). La machine inverse le rapport de domination : ce n'est plus l'homme qui commande, mais l'organisation technique qui impose ses exigences.

#### 3) Simone Weil : l'expérience concrète de la domination technique

Dans *L'Expérience de la vie d'usine*, Simone Weil raconte son travail en usine dans les années 1930. Elle décrit la cadence imposée, l'épuisement physique et au bout du compte, la perte de la liberté, malgré un sentiment – mais illusoire – de puissance productrice. Mais le temps humain doit se plier au temps de la machine. La machine n'est plus un instrument : elle devient une norme à laquelle le corps doit s'adapter.

## **II. Pourtant, les machines demeurent des créations humaines**

### **1) Une machine ne possède pas de volonté propre**

Même les systèmes les plus complexes restent programmés. Une intelligence artificielle calcule, corrèle, prédit. Mais elle ne pense pas et ne désire rien. Elle ne poursuit aucun but qu'un humain n'ait défini auparavant. L'autonomie technique n'est donc pas une liberté au sens humain du terme.

### **2) Les choix politiques orientent les usages de la technique**

Les machines ne déterminent pas à elles seules le destin des sociétés. Un même outil peut aussi bien servir à soigner qu'à surveiller et éduquer ou à manipuler, émanciper exploiter. Mais ce sont les institutions, les lois et les valeurs collectives qui doivent décider de l'orientation donnée au progrès.

### **3) Le mythe de la machine toute-puissante peut masquer nos responsabilités**

Attribuer nos problèmes aux machines est parfois une manière de nous décharger de nos choix. Or, les algorithmes sont conçus par des entreprises, les systèmes industriels sont organisés par des décideurs et les machines prolongent des intentions humaines ; elles ne surgissent pas spontanément dans le monde.

## **III. Le véritable danger n'est pas la machine mais l'abdication de la liberté humaine**

### **1) Une humanité dominée**

Dans le film *Matrix*, les humains ignorent qu'ils vivent dans une réalité artificielle produite par les machines. Cette fiction exprime une peur moderne : celle d'un monde où les dispositifs techniques détermineraient nos perceptions et nos comportements, à notre insu.

### **2) Le *Meilleur des mondes* : une servitude sans contrainte**

Dans *Le Meilleur des mondes*, Aldous Huxley décrit une société où la technique organise la reproduction, le travail et même le bonheur. Les individus ne sont pas opprimés par la force. Ils adhèrent volontairement au système. La domination devient invisible. Le danger n'est donc pas seulement la machine ; c'est l'acceptation passive de son pouvoir. Et si on ne se sent pas bien, on prend une pilule de « soma ».

### **3) Reprendre possession de la technique**

À ce stade, la réflexion de Giono retrouve toute sa force : il devrait nous faire peur et rendre actif le principe que Hans Jonas développe dans le *Principe responsabilité* : l'heuristique de la peur (la peur des machines surpuissantes est un signal qui devrait nous faire découvrir un danger réel ainsi que sa solution en termes de norme éthique). Lorsque Giono affirme que chaque machine possède « une fin qui est l'esprit même de la machine », il nous invite à rester vigilants face aux effets inattendus du progrès.

## **Conclusion**

Qui commande qui ? Les machines ne deviennent dangereuses que lorsque l'homme cesse de les gouverner. Plus qu'un problème technique, leur développement pose une question

# **l'Étudiant**

essentielle : savons-nous garder notre liberté face aux puissances que nous avons nous-mêmes produites ?